

s'abat. Loiseau s'embarrasse dans ses jambes et dégringole par-dessus lui.

Cette double chute providentielle (pour Jordanet) permet à ce dernier de gagner la porte. Mais le passant qui avait renseigné si complaisamment les inspecteurs de police essaie de lui barrer le chemin. Mal lui en prend. D'un solide coup de poing en pleine poitrine, Jordanet l'envoie rouler sur le vestibule. Dame ! on se défend comme on peut ; tant pis pour les gens qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas !

Le fugitif, qui a conservé toute sa présence d'esprit, prend encore le temps, avant de sortir, de refermer la porte derrière lui. Il était temps ! Les agents, déjà relevés, accouraient.

—A une autre fois, leur cria Jordanet à travers la porte.

Un omnibus passait. Il grimpa à l'intérieur, en descendit trois minutes après et se perdit enfin dans la foule. Il l'avait échappé belle !

Paris lui faisait peur, maintenant. Où coucher ? On a beau prendre de faux noms dans les garnis, on peut être reconnu au signalement par un de ces logeurs qui font du zèle pour se concilier l'indulgence de la police.

Et d'ailleurs, on n'est jamais sûr, dans ces prétendus chez soi, de n'être pas interpellé par un quart-d'œil en quête de gibier de prison.

Jordanet se souvint d'avoir entendu dire autrefois par un de ses ouvriers que des malheureux sans asile trouvaient le gîte, rue de Crimée, dans les écuries d'un entrepreneur de transports.

Il s'y rendit le soir.

Des miséreux se trouvaient déjà dans la cour, attendant l'heure du coucher. Le patron, sorte d'hercule à bonne face conciliante, les passa en revue vers huit heures.

—Je ne vous demande pas qui vous êtes, ni d'où vous venez, leur dit-il. Seulement, je ne veux pas de paresseux ici. Demain matin, à cinq heures, réveil, et s'il y a de la besogne, que tout le monde soit sur le pont. Le premier qui flanchera ne remettra jamais les pieds dans mes écuries.

Visant un pauvre gringalet transi de froid et qui sentait la fièvre à plein nez :

—Toi, lui dit-il, file à l'hôpital. Ici, on ne reçoit pas de moribonds. Il adressa à Jordanet un coup d'œil sympathique.

—A la bonne heure, fit-il, en voilà un qui marque bien. Une armoire à glace sur le dos ne le ferait pas flancher.

—Sûrement non, dit Jordanet.

—De quel pays es-tu ?

—De la France volée.

—D'Alsace, pas vrai ?

—Juste, et pour vous déménager quand vous voudrez.

—Dis pas ça ou je te prends pour un Prussien.

—Pour vous déménager vos clients, rectifia Jordanet. Bonsoir, patron.

Il alla s'allonger sur la paille, dans l'écurie, dont la porte était surmontée de cet écriteau : Défense de fumer. Les autres en firent autant.

Le pauvre homme, à l'abri de toute invasion de la police, passa une excellente nuit. A l'aube, il était levé et arpenta la cour en fumant sa pipe.

A cinq heures précises, le patron sonna lui-même la cloche du réveil. Les "locataires" accoururent se ranger devant lui. Il leur distribua la besogne pendant que les charretiers et palefreniers préparaient les attelages. Jordanet fut désigné pour aider en troisième à un déménagement.

—Peut-on compter sur toi ? lui demanda le patron.

—Comme sur vous même.

—Parfait ! Moi, je juge les gens sur la mine. Tu n'es pas homme à subtiliser les affaires des clients. Va, tu gagneras trois francs cinquante, plus le pourboire.

Jordanet s'en tira à son honneur. Le pourboire aidant, il récolta cent sous, c'est-à-dire de quoi passer trois jours à Paris quand on est économe et "qu'on la connaît dans les coins."

Il s'en fut déjeuner de grand appetit, rue de la Huchette, au Bouillon bourgeois, le meilleur des restaurants populaires, établissement modeste qui a sauvé de la faim non seulement des ouvriers sans travail, mais encore des ex-bourgeois déçavés.

Muni d'une forte miche de pain qu'il avait achetée chez le boulanger d'à côté, il se fit servir un bon bouillon, un excellent bœuf, une tapée de haricots, un bout de fromage, et en fut quitte, demi-setier compris, pour quatorze sous. Dame ! il ménageait sa poudre.

Quant à retourner coucher chez l'entrepreneur de transports, à la Villette, il n'y fallait pas songer. Il se disait avec raison que ces asiles commerciaux doivent être surveillés par des agents déguisés en vagabonds, et que le patron lui-même devait se faire au besoin l'auxiliaire de la police.

Par un bel après-midi tout ensoleillé, l'idée lui vint d'aller aux courses d'Autcuil, où il trouverait sans doute une ample moisson de bouts de cigares.

C'était s'exposer au grand jour ; mais, dans sa situation désespérée, il ne redoutait plus rien, pas même d'être repris.

Il suivait tout doucement, les mains dans les poches, un étroit sentier sous les arbres, et, de là, pouvait observer le mouvement d'une grande allée latérale. Pas un passant n'échappait à son regard investigateur.

A un moment, son attention fut attirée par une voiture de malade, que poussait un domestique.

Dans cette voiture se trouvait un beau grand vieillard à la barbe blanche, au visage martial, mais aux traits altérés par les souffrances de quelque incurable infirmité. La rosette d'officier de la Légion d'honneur brillait à sa boutonnière.

—Ce doit être un officier en retraite, pensa Jordanet. Le pauvre homme est sans doute paralysé des jambes. La petite voiture avançait doucement lorsque l'infirme ordonna à son conducteur d'arrêter, et fit signe à Jordanet de s'approcher de lui.

—Qu'est-ce qu'il me veut ? se dit le forçat !

L'infirme examinait le vagabond des pieds à la tête.

—Avez-vous été soldat ? lui demanda-t-il d'un ton bienveillant.

—Oui, mon général.

—Bon soldat ?

—J'ai fait mon devoir, comme tout le monde.

—Oh ! oh ! tout le monde ne fait pas son devoir.

Il tira de son gousset une pièce de cent sous, et la lui tendait :

—Voilà, lui dit-il, pour vous acheter des souliers.

—Mais, monsieur, je ne vous ai rien demandé.

—Je le sais bien, et c'est même pour cela que je vous donne.

Et il obligea Jordanet à prendre sa pièce.

—Bonne chance lui dit-il.

—S'adressant à son domestique :

—Poussez-moi un peu plus vite. Je veux rentrer avant l'encombrement.

A cet instant, des clameurs retentirent au loin, et Jordanet vit venir, à fond de train, droit devant eux, du fond de l'avenue, un cheval emporté et traînant derrière lui un coupé sans conducteur.

Il n'était pas homme à calculer le danger. En retrouvant ses bonnes jambes d'autrefois, il s'élança au-devant de l'animal, le rejoignit et l'empoigna aux naseaux.

Bien que traîné par l'animal, qui le secouait furieusement, il parvint à le maîtriser. Il était temps. Trois mètres de plus, et le cheval se fût abattu sur la voiture où l'infirme rivé sur place par impuissance, abandonné de son domestique, se croyait perdu.

Les passants accourus félicitèrent chaudement Jordanet qui, épuisé, reprenait haleine. Du coup, ses souliers éculés l'avaient quitté dans cette course vertigineuse. On les lui rapporta, et le voyant si misérable, une quête fut improvisée à son profit. Mais l'infirme, d'une voix forte, habituée au commandement, arrêta net cet élan de charité.

—C'est à moi, dit-il, qu'il convient de secourir mon sauveur, et vous pouvez compter que je ne faillirai pas à ce devoir.

Mais l'affaire se compliqua soudain pour le pauvre Jordanet. Un garde survint et annonça qu'il allait dresser procès-verbal de cet acte de dévouement.

—Votre nom ? demanda-t-il au sauveteur.

—Mathieu, répondit le forçat.

—Mathieu comment ?

—Jean Mathieu.

—Montrez-moi vos papiers d'identité ?

Voilà comme on récompensait son courage ! Il venait de sauver un homme et il se perdait.

—Ma foi, dit-il, je les ai laissés à la maison, mes papiers.

A la maison ! Depuis huit jours et huit nuits, il couchait à la belle étoile !

—Vous avez bien une quittance de loyer ? demanda encore le garde.

—Je n'ai pas pensé à la prendre ce matin dans mon coffre-fort, répondit Jordanet.

Tout le monde se mit à rire, même l'infirme. Le garde crut qu'on se moquait de lui. Furieux, il intima au sauveteur l'ordre de le suivre chez le commissaire de police. Jordanet n'en menait pas large. Néanmoins, il ne perdit pas la carte.

—Comment ! s'écria-t-il on m'arrête parce que j'ai arrêté un cheval emballé ! C'est par trop fort !

—Suivez-moi ! réitéra le garde.

Un murmure menaçant accueillit ces paroles. Des gens s'interposèrent pour empêcher cette injustice de s'accomplir. Mais, fort de son autorité, le garde empoigna Jordanet au collet.

—Garde, s'écria l'infirme, lâchez cet homme, ou il vous en cuira. C'est le commandant Hardy qui l'ordonne, et le commandant Hardy a pour habitude d'être obéi.

Ces paroles suffirent pour dompter le fonctionnaire. Il lâcha Jordanet, et saluant l'officier :

—Pardon, mon commandant ! fit-il. Du moment que mon commandant en répond...